

# DE SPENS Willy

« Tout le mal vient de ceci : je suis en avance sur mon âge. A seize ans, j'étais bachelier : cela m'a perdu. Depuis, j'ai musé, j'ai rêvé ma vie, et je me retrouve, cette nuit, milicien en fuite, aussi seul que dans le dortoir du collège. Je préférerais être dans le lit de Sindia, puisque c'est par amour pour elle que je me suis perdu, mais Sindia doit reposer auprès de son mari, dans la fougère, car ils ont gagné le maquis. Au temps où je l'aimais, elle souhaitait la victoire de l'Allemagne. J'ai adhéré à la Milice afin de gagner ce cœur qui m'était cher, heureux d'offrir ma folie en hommage. Je rêvais de me perdre avec Sindia aux yeux des hommes et de me sauver avec elle au regard de Dieu. Mon adhésion à la Milice consommerait cette perte. Tudieu ! Je ne serais point en si mauvaise posture aujourd'hui si, à quinze ans, je n'avais senti naître mon désir devant les belles formes de Mme d'Orchaise ; ce fut sur son autel que je décidai de chanter ma première messe. La garce me laissa d'abord toucher sa gorge, puis palper la fesse sous la vertugade et, un tantôt, il se trouva que je lui fis l'amour. De ce jour, je me tins pour un homme et je m'enhardis au point de badiner jusque sous la moustache du mari. M. d'Orchaise, pourtant froid de naturel, s'emporta, je lui baillai un coup d'épée, dont il mourut, et dus prendre du service chez l'amiral. Deux ans plus tard, j'en décousais un peu au sud de ces parages, devant Arnay-le-Duc, si mes souvenirs ne me trompent. Nous repoussâmes l'armée du maréchal de Cossé et, la paix revenue, je me réfugiai dans la ville de Montauban que l'édit royal laissait aux huguenots. Bien que Sindia fût une jeune fille de mœurs assez libres, je la tenais pour vertueuse à cause de l'extrême facilité qu'elle aurait à le devenir ; la passion mène parfois jusqu'à l'austérité. Je ressentis pour elle une inclination qui, d'abord timide et un peu taciturne, se fit de moins en moins secrète. Sindia m'émouvait cependant moins que ne l'avait su faire Nicole. Pour Sindia, j'ai risqué ma vie, je la risque même encore et plus que jamais, et ma niaiserie est impardonnable, elle sera châtiée, j'en suis sûr. Mais, pour Nicole, je risquais mon salut, oui, j'avais alors la naïveté de croire qu'on ne peut ravir une femme à son mari sans se vouer à l'enfer. Parce que ce mari était chrétien : s'il avait épousé Nicole à la mosquée, à la synagogue ou à la mairie seulement, j'aurais eu le droit de lui enlever sa femme, sous condition de la mener ensuite à l'autel, un prêtre me l'a certifié : ainsi l'adultère peut-il devenir une forme de l'apostolat ».

Fontaine française (Rombaldi, 1974)

